

SARAH MOHAMED-GAILLARD

# Histoire de l'Océanie

---

De la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours

**ARMAND COLIN**

## Collection U

### Histoire

Illustration de couverture : *Australia Day, port de Sydney, 26 janvier 2004*

©Wikimedia Commons/Ph. Phil Whitehouse

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	 <p><b>DANGER</b> LE PHOTOCOPIAGE TUE LE LIVRE</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	--	--

© Armand Colin, 2015

Armand Colin est une marque de  
Dunod Editeur, 5 rue Laromiguière, 75005 Paris

ISBN 978-2-200-60130-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Du même auteur

- *L'Archipel de la puissance ? La politique de la France dans le Pacifique Sud de 1946 à 1998*, PIE-Peter Lang, Bruxelles, 2010, 425 p.
- (avec Fabrice Argounès et Luc Vacher), *Atlas de l'Océanie. Continent d'îles, laboratoire du futur*, Paris, Autrement, 2011, 80 p.



# Avant-propos

L'OCÉANIE EST généralement qualifiée de cinquième continent mais, dans bien des esprits, celui-ci se limite à la seule Australie. L'appellation englobe pourtant près de 15 000 îles et 37,5 millions d'habitants. La vision souvent tronquée que le public a de l'Océanie tient largement à ses forts contrastes géographiques : l'Australie, ses 7,6 millions de km<sup>2</sup> et ses 23 millions d'habitants, fait figure de colosse au regard de Tokelau, l'un des plus petits territoires du monde tant en superficie (10 km<sup>2</sup>) qu'en population (1 383 personnes en 2013). Entre ces deux extrêmes, 24 autres États et territoires insulaires affichent de fortes diversités. La population est une différence de taille : en 2013, la Nouvelle-Zélande compte moins de 4,5 millions d'habitants, la Papouasie-Nouvelle-Guinée un peu plus de 7,3 millions d'habitants et Fidji, l'archipel le plus peuplé après elle, dénombre 880 000 habitants environ. Aux cotés de ces gros foyers de populations, les autres archipels ne comptent pas plus de quelques centaines de milliers d'habitants. Cette différence de même que celles relatives à la topographie des îles, au degré d'éparpillement et d'isolement des archipels, des pratiques socioculturelles et de l'éclatement linguistique – 250 langues australiennes, 750 langues papoues et 450 langues austronésiennes – confortent l'impression de se trouver face à un espace et des populations fragmentés. Ces diversités conduisent davantage à aborder l'Océanie par ses discontinuités que par sa cohérence et ses dynamiques. Cette approche morcelée tend à faire de l'Océanie, un continent invisible pour reprendre le titre d'un roman dans lequel J.M.G. Le Clézio relate son séjour à Pentecôte, une île du Vanuatu. Invisible ou peu visible, l'Océanie l'est à plus d'un titre.

Invisible d'abord, car les cartes du monde reprises dans la majorité des atlas européens sont euro-centrées, ce qui a pour conséquence de diviser l'océan Pacifique et de le rejeter de part et d'autres de la carte. L'immensité de cet océan n'est donc pas perceptible et les rares îles signalées se limitent à de minuscules points.

Invisible aussi, car les îles d'Océanie sont peu évoquées dans l'historiographie et si leur histoire reste peu connue en dehors de la région, les historiens n'y accordent guère d'attention. De plus, ces territoires insulaires et leurs populations limitées ont longtemps favorisé une approche monographique, île par île, ce qui tend à en donner l'image d'espaces relativement clos sur eux-mêmes.

Invisible enfin, car la multitude d'îles est dispersée sur un espace qui s'étire des îles Hawaii au Nord, à l'île de Pâques ou Rapa Nui à l'Est, et à la Papouasie-Nouvelle-Guinée et l'Australie à l'Ouest. L'immensité et la diversité de cet espace de 90 millions de km<sup>2</sup> ont favorisé la désignation de sous-ensembles régionaux – Polynésie, Mélanésie, Micronésie – qui concourent à fragmenter l'espace.

En écrire l'histoire depuis la fin du xviii<sup>e</sup> siècle à nos jours, qui plus est en un volume assez court, est une gageure. La tâche est d'abord titanesque en raison du nombre important d'espaces et de populations concernées. L'exhaustivité est irréaliste et la synthèse impose des choix thématiques, géographiques et historiques voués à frustrer le lecteur. Elle pose surtout la question du sens de cette périodisation historique qui débute avec les expéditions scientifiques et la « découverte » de Tahiti qui oriente d'emblée vers une histoire européenne de l'Océanie. Par ricochet, ce choix de périodisation interpelle sur la façon de qualifier la période qui précède ces explorations dites scientifiques et dont l'entrée de Magellan dans cet océan jusqu'alors inconnu des Européens, constitue un autre tournant. Au-delà, il interroge sur les enjeux de sources, de méthodes et de positionnement relatifs à l'écriture de l'histoire d'un espace non occidental comme celle d'une histoire partagée entre Océaniens et Occidentaux.

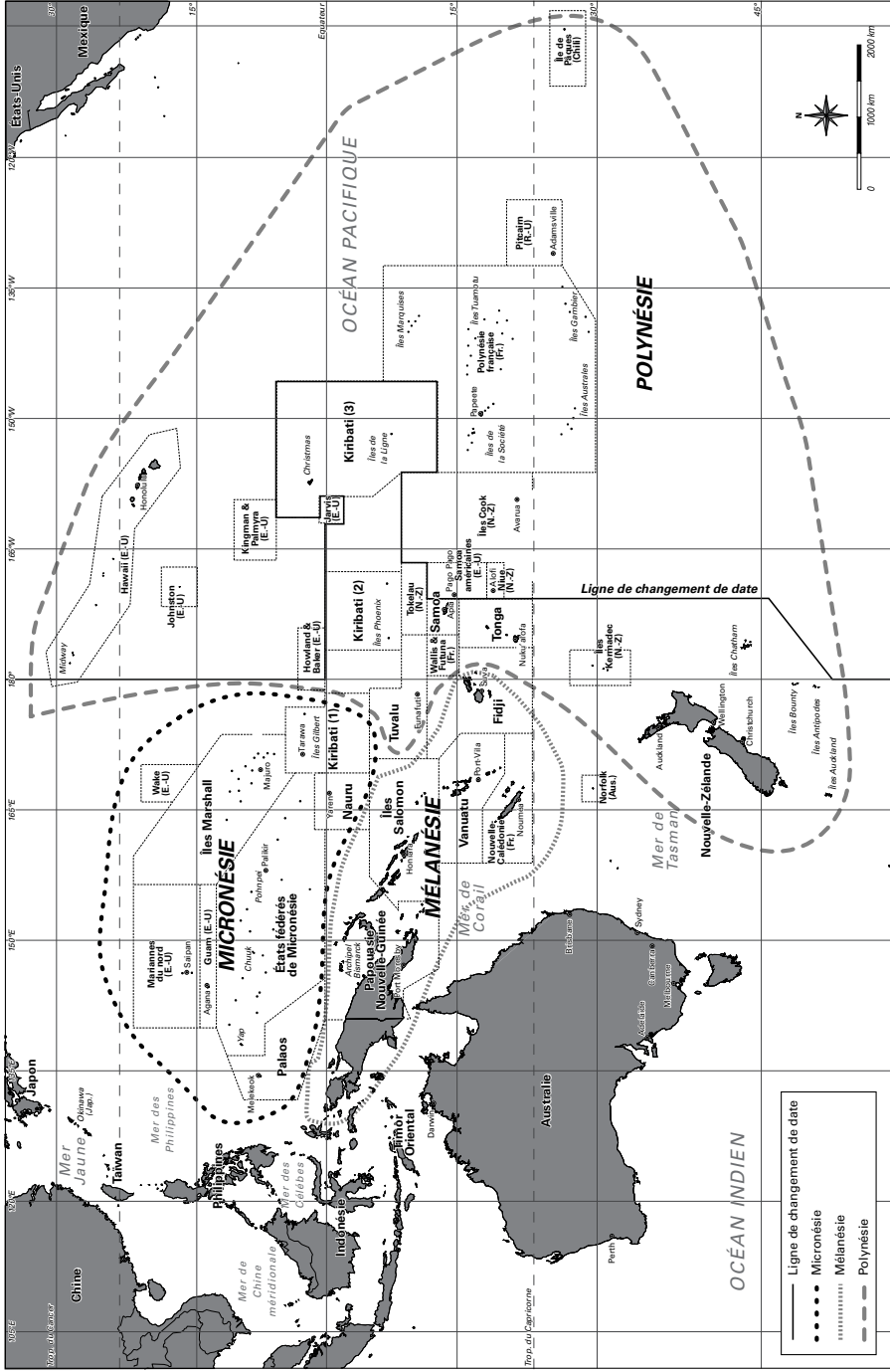
Une autre difficulté tient au fait que les sociétés océaniennes sont des sociétés de l'oralité et ce sont les missionnaires qui entreprennent le passage à l'écrit des langues des populations dont ils veulent gagner les âmes. L'histoire même des sociétés océaniennes est ainsi longtemps ignorée voire déniée du fait de l'absence de sources écrites et de la difficulté des historiens occidentaux à considérer et à manier les divers supports de la transmission orale, notamment les généalogies et les mythes. En outre, le passage à l'écrit ne signifie pas que l'écriture de l'histoire puisse, selon l'échelle qu'elle envisage, se passer de la tradition orale qui demeure un élément de la culture des Océaniens.

Jouer des échelles tout en suivant une approche chrono-thématique nous apparaît comme l'un des moyens d'aborder cette vaste chronologie et d'embrasser les diverses voix qui font l'histoire de l'Océanie. Nous choisissons enfin de privilégier les mobilités et les interactions, ce qui n'exclue pas les mises en tension, démontrant que les îles d'Océanie, loin d'être des espaces clos en marge des dynamiques globales, sont en dialogue avec le reste du monde.

De l'entrée de Magellan dans le Pacifique aux premières prises de possession, il s'écoule trois siècles durant lesquels les Européens ont lentement et laborieusement approché les îles d'Océanie. Après les expéditions scientifiques de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, l'histoire européenne de l'Océanie s'accélère ; l'heure est aux trafics, au commerce de prédation mais aussi au travail missionnaire. Ainsi, ce sont des îles déjà transformées par ces contacts avec les

Européens qui sont peu à peu intégrées aux Empires coloniaux. La prise de possession de la Nouvelle-Zélande en 1840 lance un mouvement d'emprise formelle qui s'étire jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle. Les îles sont alors marquées par de nouvelles mobilités ; colons, Océaniens, travailleurs sous contrat asiatiques contribuent au développement d'économies et de sociétés coloniales particulièrement fortes dans certaines îles, beaucoup moins dans d'autres. Puis, l'engagement des populations d'Océanie dans les conflits mondiaux comme la nouvelle donne coloniale qui en résulte préparent la voie à l'émergence de revendications qui s'expriment pleinement après 1945. Enfin, nous verrons que l'Océanie contemporaine est investie d'intérêts stratégiques et politiques non négligeables qui suscitent le développement de relations régionales et en font un acteur du jeu des relations internationales.

Carte 1. L'Océanie



- Ligne de changement de date
- Micronésie
- ..... Mélanésie
- - - - Polynésie



PREMIÈRE PARTIE

# L'entrée du Pacifique dans l'œkoumène des Européens

## Chapitre 1

# Une lente approche des îles

LE PACIFIQUE est le dernier océan dans lequel entrent les Européens à l'occasion de la première circumnavigation de Magellan. En dépit de plus de deux siècles de navigations espagnoles et hollandaises, ce vaste espace océanique demeure mal connu jusqu'aux expéditions scientifiques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'approche des îles d'Océanie par les Européens se distingue ainsi par sa lenteur, son caractère fortuit et par une progression globale d'Est en Ouest dont découlent des chronologies différentes des contacts entre les Européens, les Polynésiens, les Micronésiens et les Mélanésiens.

## De la quête de la route des épices à l'océan Pacifique

Les voyages menés au nom de l'Espagne dans les îles d'Océanie au XVI<sup>e</sup> siècle occupent peu de place dans les ouvrages traitant de l'entrée des Européens dans l'océan Pacifique. Ces explorations sont également considérées comme contribuant peu à la connaissance géographique de l'Océanie. Pourtant, des toponymes espagnols perdurent en dehors du cas particulier des îles Mariannes – dépendance espagnole de 1667 à 1898 ; signalons ainsi Guadalcanal aux îles Salomon, Espiritu Santo au Vanuatu, l'archipel des Marquises, etc.

## Atteindre les îles à épices

À la fin du XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle, les Espagnols et les Portugais se livrent à une rude concurrence pour la maîtrise des mers et des voies commerciales conduisant aux îles à épices ; les îles Célèbes, les îles de la Sonde, Sumatra et les Moluques. Le poivre, le clou de girofle, la noix de muscade, la cannelle,

le gingembre ou encore le safran, utilisés en cuisine et dans la pharmacopée, sont alors très prisés en Europe. Ce commerce fait ainsi la fortune de Constantinople, de Venise puis de Lisbonne. L'accès aux îles à épices constitue donc un enjeu capital du commerce européen et attise particulièrement l'intérêt des Espagnols. Voulant mettre un terme à cette compétition, le pape Alexandre VI partage l'accès au Nouveau Monde par le traité de Tordesillas de 1494 qui établit une ligne de partage passant au large du Cap-Vert. Ce partage méridien du monde donne ainsi l'Amérique aux Espagnols et confère aux Portugais le contrôle de la route maritime permettant d'accéder aux Indes via le cap de Bonne-Espérance.

Le navigateur portugais Fernand de Magellan, qui est allé jusqu'à Sumatra en 1518, croit en l'existence d'un passage permettant de relier l'Amérique aux Indes ce qui intégrerait ces îles à l'espace castillan. Rappelons qu'en 1513, Vasco Núñez de Balboa, guidé par des informateurs autochtones, quitte la côte Atlantique de l'isthme de Panama en direction du Sud et aperçoit le 25 septembre 1513, une étendue d'eau qu'il nomme Grande Mer du Sud. Quelques jours plus tard, Balboa entre dans l'eau et fait acte de possession au nom du roi d'Espagne. Si Balboa est le premier Européen à apercevoir l'océan Pacifique, il n'a pas les moyens d'appréhender l'importance de cette découverte largement fortuite.

Avec le soutien politique et financier de Charles Quint, Magellan quitte l'Espagne le 10 août 1519 avec cinq navires. Touchant le continent américain, il se dirige vers le Sud et cherche un passage. Après une navigation périlleuse à travers un détroit qui porte encore le nom de Magellan, la flotte réduite à trois navires entre dans l'océan Pacifique le 28 novembre 1520. Magellan s'élance ensuite en direction des Moluques qu'il croit proches des côtes américaines. Après 110 jours de navigation dans une mer tranquille – d'où le nom de Pacifique donné à cet océan –, l'expédition minée par le scorbut touche l'île de Guam le 6 mars 1521. Cette île est d'abord baptisée îles des Voiles Latines en référence aux voiles triangulaires des pirogues puis, îles des Larrons tant les autochtones s'emparent de tous les objets à leur portée. Repartie en direction des Moluques, la flotte découvre les Philippines, où Magellan est tué le 27 avril 1521. Après avoir atteint les Moluques, la *Victoria*, chargée de clous de girofle, repart pour l'Europe via l'océan Indien et arrive en Espagne le 6 septembre 1522. Un seul navire et 17 des 237 hommes embarqués achèvent donc cette première circumnavigation. La vente de la tonne de clous de girofle apporte la richesse aux survivants.

Prouvant la rotondité de la terre, ce voyage rend caduc le traité de Tordesillas et ouvre de nouvelles perspectives car comme l'écrit Pierre Chaunu, « jamais le monde n'a été aussi grand qu'au lendemain du périple de Magellan ».

## De Magellan aux explorations de Mendaña et de Quiros

Tirant les conséquences des découvertes de Magellan, Charles Quint confie à García Jofre de Loáisía la mission de coloniser les îles à épices, ouvrant ainsi une décennie de tensions avec le Portugal dans ces îles que le traité de Saragosse (1529) place dans la sphère portugaise : l'influence du Portugal s'exerce à l'ouest et celle de l'Espagne, à l'est. L'Océan Pacifique devient alors un lac espagnol pour reprendre l'expression d'Oskar Spate et les expéditions qui y sont menées, partent désormais des colonies américaines. Si cela raccourcit le voyage et évite le franchissement périlleux du détroit de Magellan, ces navigations demeurent dangereuses notamment car les navires ne trouvent pas la voie leur permettant de revenir à leur port de départ. Ces échecs répétés amènent l'Espagne à se détourner du Pacifique jusqu'à ce qu'Andrés de Urdaneta trouve en 1565 la route permettant de traverser le Pacifique d'ouest en est. Ce *Tornaviaje* permet l'établissement d'une route commerciale régulière et de 1565 à 1815 ; le galion de Manille relie ainsi une fois par an la Nouvelle-Espagne aux Philippines en faisant escale à Guam dont Miguel Lopez de Legazpi a pris possession en 1565 au nom de la couronne espagnole.

Le Pacifique Nord entré dans l'œkoumène espagnol, les explorations se tournent alors vers le Sud de l'Océan. Alvaro de Mendaña quitte ainsi Callao en novembre 1567 et accoste en février suivant à Santa Isabel, dans l'actuel archipel des Salomon. Durant six mois, la flotte de Mendaña explore minutieusement l'archipel et touche une vingtaine d'îles dont les toponymes rappellent encore cet épisode espagnol. Au cours de ce séjour, les occasions de contact entre les hommes d'équipage et la population locale ne manquent pas et sont assez violents. En témoigne l'épisode de l'aiguade de Guadalcanal du 27 mai 1568 au cours de laquelle dix hommes sont attaqués et tués par la population locale, ce qui appelle des représailles qui font bien plus de victimes du côté autochtone, sans doute quatre-vingts. Dans cet archipel, Mendaña capture des autochtones afin d'en faire des interprètes, intermédiaires indispensables à l'évangélisation de ces populations. En 1568, quatre personnes de San Cristobal sont ainsi embarquées pour le Pérou où elles meurent peu de temps après leur arrivée. À son retour, Mendaña nourrit un projet de colonisation dans ces îles qui ne retiennent guère l'attention des autorités. En dépit de son enthousiasme, il n'obtient la permission de repartir qu'en 1574 mais à la condition de financer lui-même l'expédition et de fonder une ville espagnole aux îles Salomon. Mais celui qui est nommé marquis des Mers du Sud voit son projet retardé par les attaques des pirates anglais Francis Drake (1579) et Thomas Cavendish (1586) contre Lima et Callao, le tremblement de terre de Lima de 1586 puis l'épidémie de peste de 1587.

Quittant Callao en avril 1595, l'expédition de Mendaña compte 4 navires et quelque 400 personnes dont de nombreuses familles parties fonder une colonie. En juillet, Mendaña touche l'archipel des Marquises qu'il nomme ainsi en hommage au marquis de Mendoza, vice-roi du Pérou. Ces escales permettent à la flotte de se ravitailler en vivres et en eau mais sont marquées par des violences. Selon le récit de Quiros, chef-pilote de l'expédition, les Marquisiens ne semblent pas hostiles aux Espagnols mais ceux-ci se sentent menacés par leur supériorité numérique, d'où des tirs d'intimidation ou destinés à tuer. La flotte baptise ensuite des îles appartenant aux actuelles îles Cook et Tuvalu puis touche les îles Santa Cruz où l'expédition décide de se fixer. La longueur du voyage et la difficulté manifeste à retrouver les îles Salomon pèsent lourdement sur le moral et la mutinerie menace, d'autant que le navire-amiral portant plus de 180 personnes disparaît en mer. D'emblée, l'installation aux Santa Cruz est rendue difficile par l'hostilité de la population locale, mais aussi en raison de la malaria et des fièvres qui ont raison des hommes dont Mendaña. À la mort de ce dernier en octobre 1595, son épouse, Isabel Barreto, prend la tête de l'expédition et décide de quitter l'archipel pour les Philippines ; de là, Quiros ramène au Pérou les survivants de l'expédition. Le second voyage de Mendaña se solde donc par un échec en partie imputable à la difficulté de situer les îles dont les navigateurs ne peuvent qu'estimer la longitude.

Dès son retour, Quiros souhaite organiser rapidement un nouveau voyage ayant pour objet l'évangélisation des populations et la recherche du continent austral. La *terra australis incognita*, évoquée par de nombreux auteurs de l'Antiquité, apparaît sur les cartes du monde à partir du XVI<sup>e</sup> siècle et sa quête devient, jusqu'au deuxième voyage de James Cook, un objectif pour de nombreuses expéditions. Soutenu par le Pape qui appuie le projet auprès de Philippe III d'Espagne, Quiros quitte Callao en décembre 1605. La flotte, qui embarque des religieux, touche les Tuamotu, les îles Cook, les îles Salomon et le Vanuatu où elle passe près de six semaines. Ce voyage permet une meilleure connaissance géographique de l'Océanie même si le Vanuatu est pris pour la côte septentrionale du continent austral, d'où son nom de *Terra Australis del Espiritu Santo*. Notons aussi que Luis Vâes de Torrès dont le navire a perdu celui de Quiros, longe la Nouvelle-Guinée et découvre le détroit la séparant de l'Australie et auquel il donne son nom. Les escales ne sont une fois encore pas dénuées de violence entre l'équipage et les populations locales. Aux îles Marquises, les Espagnols et les Océaniens s'affrontent à cinq reprises ce qui, selon Quiros, coûte la vie à quelque 200 insulaires. De même, les Espagnols renoncent à explorer l'île de Santo en raison de l'hostilité de la population. À l'instar de Mendaña, Quiros enlève quatre personnes à Santo afin d'en faire des interprètes mais, seuls deux d'entre eux arrivent en vie à Mexico où ils meurent rapidement après avoir été baptisés.

En dépit de la volonté de Quiros d'entreprendre un nouveau voyage, cette expédition clôt la période des explorations espagnoles dans le Pacifique. La Couronne espagnole considère que les îles rencontrées ne sont pas suffisamment prometteuses en richesses naturelles et préfère porter ses efforts sur les Philippines. La propagation de la foi, objectif cher à Quiros, ne semble pas un argument suffisant et les Franciscains échouent dans les années 1630 à obtenir une mission destinée à l'évangélisation des îles touchées par Mendaña et Quiros.

## Quels impacts du siècle espagnol en Océanie ?

Il est d'usage de lire dans les historiographies anglo-saxonne et française que le siècle espagnol a peu contribué à la connaissance géographique de l'Océanie et a peu de répercussions sur les populations insulaires. Cela peut-être discuté. Certes, ces explorations touchent très peu d'îles et ne donnent lieu à aucune colonie mais elles font du Pacifique, un lieu de communication et d'échanges et suscitent l'intérêt des Européens pour cet espace qui reste à découvrir et à conquérir.

Les connaissances tirées de ces expéditions menées entre 1567 et 1606 font l'objet d'une certaine publicité en Europe, ce qui relativise l'idée reçue du secret dont l'Espagne entoure ces voyages. Annie Baert signale ainsi que Quiros, qui tente de convaincre l'Espagne de soutenir son projet d'expédition, n'hésite pas à diffuser ses connaissances sur la région. Si les récits des explorations espagnoles dans le Pacifique ne donnent pas lieu à publication, il n'en reste pas moins qu'ils ne sont pas méconnus du reste de l'Europe. Signalons enfin que les corsaires anglais qui agissent dans l'océan Pacifique dès l'incursion de Francis Drake en 1579, ont l'occasion de s'emparer de cartes lorsqu'ils pillent les navires et les ports espagnols.

Que dire enfin des conséquences de ces expéditions sur les populations océaniques ? La question est épineuse car elle pose celle des sources nécessaires à l'écriture d'une histoire partagée. Elle renvoie notamment à l'usage de la tradition orale comme source historique et interroge sur la fiabilité de ces récits quant à la transmission d'événements aussi anciens. Nous l'avons vu, les violences émaillent les contacts entre les Océaniens et les Espagnols. Il est difficile d'évaluer le nombre de tués autochtones tant les récits peuvent être empreints de rivalité entre les membres des expéditions ou de leur volonté de se faire bien voir des autorités. Pour évaluer l'impact de ces décès sur les communautés océaniques, il faudrait également être en capacité d'estimer le plus justement possible leur importance numérique. Même si l'estimation pose question, le décès de quelque 200 Marquisiens lors de l'escale de la flotte de Quiros en 1606 a forcément des conséquences démographiques, économiques, sociales et politiques sur cette société insulaire.

Notons aussi que les équipages qui se rendent à terre essentiellement pour se ravitailler, n'hésitent pas à s'emparer par la force de tubercules et de porcs, importants pour ces économies vivrières fragiles et pour le fonctionnement des réseaux d'échanges coutumiers. En outre, ces marins ont pu transmettre des maladies aux Océaniens sans en constater les effets puisque, bien souvent, ils restent peu de temps à terre. Guam est à ce sujet un exemple manifeste. Enfin, les Océaniens qui rencontrent les Espagnols, ont très certainement fait circuler l'information. Comment croire qu'ils ne puissent rien dire d'un événement aussi important et inhabituel ? Cette information a pu être largement diffusée dans la mesure où les Océaniens circulent alors énormément.

Les Espagnols font donc de l'océan Pacifique une voie de communication reliant l'Europe à l'Asie via le continent américain. Ces communications concernent essentiellement le Pacifique Nord, mais cela contribue à faire entrer l'ensemble du Pacifique dans l'espace mental des Européens et prépare les explorations suivantes. Si l'océan Pacifique fait partie de la sphère espagnole, les richesses qui y circulent, attirent rapidement la convoitise des Provinces-Unies et de l'Angleterre qui y organisent huit raids corsaires entre 1578 à 1643.

## Le siècle hollandais en Océanie

Alors que les Espagnols se détournent du Sud du Pacifique, les Hollandais, motivés par la perspective d'accéder directement aux îles aux épices, progressent de l'océan Indien vers l'océan Pacifique.

### De la révolte contre l'Espagne à l'empire de la VOC

Rattachées à l'Espagne par Charles Quint, les Provinces-Unies se révoltent contre Philippe II à partir de 1568 et déclarent leur indépendance en 1581. La guerre se poursuit jusqu'à la trêve de Douze ans (1609) et s'achève par le traité de Münster (1648) par lequel l'Espagne reconnaît l'indépendance des Provinces-Unies. Durant ce conflit, Philippe II interdit à plusieurs reprises les ports ibériques aux navires hollandais et zélandais, privant ainsi les commerçants des Provinces-Unies des matières premières indispensables à leur commerce. En réaction, ces marchands organisent à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle des expéditions pour s'approvisionner directement aux îles à épices.

Ainsi, la compagnie Van Verre finance le premier voyage de Cornelis de Houtman (1595) qui traverse l'océan Indien et atteint Java. Ce voyage n'est pas une réussite financière mais ouvre l'histoire des Hollandais à Java et la deuxième expédition envoyée par la Compagnie revient chargée de poivre, prouvant la forte rentabilité (400 % !) du commerce direct avec les îles à épices. Dès lors, les navires hollandais se succèdent : entre 1598 et 1601,

quatorze voyages financés par cinq compagnies concurrentes font route vers les Indes orientales. Puis est fondée en 1602, la compagnie hollandaise des Indes ou VOC qui reçoit le monopole pour 21 ans du commerce effectué à l'est du cap de Bonne-Espérance et à l'ouest le détroit de Magellan. En outre, la VOC peut passer des traités, construire des places fortes et mener des guerres défensives, une formulation suffisamment vague pour donner aux navigateurs instructions d'attaquer les Espagnols et les Portugais. Le conflit entre l'Espagne et les Provinces-Unies se transporte donc Outre-mer.

L'objectif de la VOC est donc clairement de chasser ses ennemis des Indes orientales et de s'imposer comme une puissance économique mais aussi maritime et politique. À cette fin, elle s'empare des îles Moluques en 1605, s'installe à Batavia en 1617 et enlève aux Portugais Malacca, Colombo et Ceylan. Si elle échoue à prendre Goa, Macao et les Philippines, la VOC concourt à faire de la république des Provinces-Unies un empire colonial bien établi dans l'océan Indien ainsi que la première puissance commerciale du monde.

## Des épices à la quête du continent austral

Bien installée à Batavia, la VOC finance des voyages d'exploration en quête de nouvelles terres où commercer. En 1605, Willem Janszoon part ainsi à la recherche de terres telle la Nouvelle-Guinée dont les Espagnols ont vanté les richesses. Alors que Quiros part à la recherche du continent austral, Janszoon explore la côte sud de la Nouvelle-Guinée et touche la côte orientale de l'Australie mais pense encore se trouver sur les côtes de la Nouvelle-Guinée. Il faut ensuite attendre 1642 pour que la VOC subventionne de nouvelles explorations.

Entre-temps, des marins de la VOC touchent accidentellement les côtes australiennes sans prendre la mesure de l'événement. Dès les années 1610, la VOC privilégie la traversée de l'océan Indien par le sud afin de profiter des vents et gagner du temps et c'est lors de la remontée vers le nord en direction des Indes néerlandaises, que plusieurs navigateurs ont pu longer ou toucher les côtes australiennes. Tel est le cas de Dirk Hartog qui, en octobre 1616, navigue au large des côtes occidentales de l'Australie et touche une île qui porte encore son nom. En quittant cette île, le navigateur y laisse, en signe de passage, une assiette que retrouve 80 ans plus tard, son compatriote Willem de Vlamingh qui est à la recherche d'un navire disparu.

Entre-temps, des commerçants d'Amsterdam tentent de briser le monopole de la VOC en trouvant un nouveau passage entre les océans Atlantique et Pacifique. Isaac Lemaire fonde ainsi, en 1610, la compagnie d'Australie et obtient des autorités le droit d'organiser quatre voyages pour commercer avec les Moluques à la condition de ne pas emprunter les routes de la VOC. Pour trouver ce passage du nord-ouest, Lemaire organise avec d'autres une expédition confiée à son fils Jacob et à Guillaume Schouten. En janvier 1616,



la flotte composée de ceux navires passe par la pointe sud du continent américain et entre dans l'océan Pacifique par un cap baptisé Horn en référence à la ville natale de Schouten. L'expédition trouve ainsi le moyen de ne pas emprunter le détroit de Magellan contrôlé par la VOC et initie une route appelée à devenir célèbre. Se dirigeant vers les Indes orientales, Lemaire et Schouten passent par les Tuamotu, les îles Tonga, Futuna et Alofi baptisées îles Horn et naviguent au large des îles Salomon et de la Nouvelle-Irlande. À leur arrivée à Java en octobre 1616, le directeur général de la VOC, qui ne croit pas en la découverte d'une nouvelle route, les accuse d'avoir violé le privilège de la Compagnie et confisque leurs bateaux. Au terme du procès qu'Isaac Lemaire intente à la VOC, celle-ci reconnaît que Jacob Lemaire a découvert un nouveau passage entre les océans Atlantique et Pacifique.

Après une pause dans le financement de voyages d'exploration, largement liée au conflit avec le Portugal, la VOC relance la recherche du continent austral. Tel est l'objectif du premier voyage d'Abel Tasman. Parti de Batavia en 1642 en direction de l'île Maurice, alors sous contrôle hollandais, Tasman privilégie les routes méridionales de l'océan Indien avant de revenir vers l'est. Au cours de ce périple, il longe sans les voir, les côtes méridionales de l'Australie. Navigant d'ouest en est, il découvre une terre qui porte aujourd'hui son nom, la Tasmanie, mais qu'il nomme alors Terre Van Diemen en hommage au gouverneur général des Indes néerlandaises qui finance son voyage. Il touche ensuite le nord de l'île Sud de la Nouvelle-Zélande qu'il pense relier à l'Amérique du Sud. Il est le premier Européen à rencontrer les Maoris mais face à l'hostilité de cette population, il retourne à Java. Reparti en 1644, Tasman explore les côtes de l'Australie qu'il nomme Nouvelle-Hollande et fait une description peu avantageuse des lieux et des populations rencontrées. Les côtes de l'Australie sont alors cartographiées à l'exception de la côte Est, inconnues jusqu'à la découverte de *Botany Bay* par James Cook mais, jusqu'aux années 1770, les cartographes rattachent la Nouvelle-Hollande aux côtes de la Nouvelle-Guinée.

Après les explorations de Tasman, la VOC qui n'espère plus rien de l'exploration des côtes de la Nouvelle-Guinée, cesse de financer des voyages en Océanie.

## Développement des flibustes anglaise et française et fin du siècle hollandais

Après avoir été un élément déclencheur des explorations du xvi<sup>e</sup> siècle, l'intérêt commercial des îles devient un frein au financement de nouvelles expéditions. Pris dans les guerres qui déchirent l'Europe entre 1688 et 1717, les États portent leurs efforts sur le continent. Mais lors de la guerre contre l'Espagne entre 1654 et 1660, l'Angleterre s'attaque aux intérêts espagnols dans les Caraïbes. En 1655, l'amiral Penn prend ainsi possession de la Jamaïque qui

devient un point d'appui de la progression des Anglais vers l'Ouest et un repaire pour leurs corsaires qui ne tardent pas à s'intéresser aux possessions espagnoles du Pacifique. Ainsi, William Davis qui œuvre dans les Caraïbes dans les années 1680, lance des raids contre Panama et Leon en 1685. De même, c'est après avoir travaillé dans une plantation sucrière de la Jamaïque que William Dampier choisit la flibuste et devient en 1688 le premier Anglais à fouler le sol de l'Australie.

Dans cette activité corsaire, les Français ne sont pas en reste car François I<sup>er</sup> encourage la course contre les Espagnols et les Portugais : 22 navires français naviguent dans le Pacifique entre 1695 et 1705. Cette activité perdure malgré la paix d'Utrecht de 1713 qui marque cependant un coup d'arrêt à la prospérité de Saint-Malo, devenu le port de départ de la course dans les Mers du Sud. Si l'Espagne rétablit le système de l'exclusif, elle n'a pas les moyens de le faire respecter et en 1714, ce sont 16 bateaux français qui entrent dans le Pacifique. En 1716, l'Espagne mène de concert avec la France une expédition punitive qui met un coup d'arrêt à ces incursions et le commerce dans le Pacifique est officiellement fermé aux Français en 1724. Au final, 168 navires français fréquentent les Mers du Sud entre 1698 et 1725 et, 117 d'entre eux rentrent à bon port et font des bénéfices. Après cette période d'activité, le pavillon français disparaît de l'océan Pacifique jusqu'au voyage de Bougainville, soit durant un demi-siècle !

Dans ce contexte de courses au large le Pacifique ne fait guère l'objet d'explorations à l'exception des expéditions du Hollandais Roggeven (1721-23) puis de l'Anglais Byron (1764-65). Toutefois, la flibuste constitue une « découverte pratique » du Pacifique selon Jean Meyer. En outre, la publicité faite à ces voyages familiarise les Européens avec les Mers du Sud qui deviennent une source d'inspiration pour les romanciers, tels Daniel Defoe qui publie *Robinson Crusoe* en 1719 ou encore Jonathan Swift dont *Les voyages de Gulliver* paraissent en 1721.

Inspiré par les observations des flibustiers anglais et le récit de Guillaume Schouten, le Hollandais Jacob Roggeven se lance dans le Pacifique avec le dessein de trouver le continent austral. Cet avocat qui fut juge à Batavia pendant neuf ans, renoue ainsi avec les projets de son défunt père qui avait obtenu de la compagnie néerlandaise des Indes occidentales l'autorisation de commercer dans les Mers du Sud. Financé par la compagnie des Indes occidentales, Roggeven quitte la Hollande en août 1721. À défaut de trouver la terre australe, il aborde l'île de Pâques. L'expédition touche ensuite plusieurs atolls et îles des Tuamotu, des îles Sous-le-Vent puis Samoa, et poursuit sa route vers la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne. Roggeven arrive finalement aux Indes orientales sans avoir fait de découvertes importantes et son voyage est la dernière tentative hollandaise d'exploration du Pacifique Sud.

En 1740, alors que l'Angleterre et l'Espagne sont en guerre, le commodore George Anson part pour le Pacifique afin d'y attaquer les possessions espagnoles. S'il ne fait aucune découverte en Océanie, il signale l'importance stratégique des îles Falkland pour le contrôle du passage entre l'Atlantique et le Pacifique et s'illustre par la prise du galion de Manille en 1743. À bord du galion, il s'empare d'un atlas cartographique édité vers 1730 mais gardé secret et qui compile les connaissances géographiques et nautiques accumulées par les Espagnols depuis le fonctionnement régulier de la route entre Acapulco et Manille. Enfin, la publication de son récit de voyage dès 1748 le rend célèbre dans toute l'Europe et ravive l'intérêt pour l'océan Pacifique. Parallèlement, le géographe anglais John Green entreprend à partir de 1745 la publication de *A New General Collection of Voyages and Travel* qui vise : « 1° d'empêcher la perte d'un grand nombre de livres précieux, 2° de rendre communs les livres rares, 3° de former un corps des meilleurs auteurs qui ont écrit sur les différentes parties du monde. » Bien qu'inachevée, cette œuvre monumentale qui a été traduite en français et complétée par l'abbé Prévost de 1746 à 1759, participe du regain d'intérêt pour l'exploration.

C'est dans ce même contexte que Charles de Brosses publie son *Histoire des navigations aux Terres australes* (1756). Dans cet ouvrage, le président du Parlement de Dijon recommande aux autorités françaises la fondation de deux établissements dans le détroit de Magellan et dans le Pacifique. Stimulé par l'ouvrage, le géographe écossais Alexander Dalrymple entretient une correspondance avec Charles de Brosses auquel il soumet en 1767, *Les découvertes dans le Pacifique*. Ce texte intéresse la Société Royale de Londres qui prépare alors un voyage dans le Pacifique, destiné à observer le passage de Vénus devant le Soleil.

Après deux siècles de navigations européennes, l'océan Pacifique est devenu une voie de communication reliant l'Europe, les Amériques et l'Asie mais les îles d'Océanie restent largement méconnues. Il faut dire que la connaissance géographique n'est pas le premier objectif de ces expéditions largement motivées par la quête de richesses. En outre, les techniques de navigation ne permettent pas encore de calculer précisément la longitude et par conséquent de localiser avec certitude les îles découvertes. Comme le soulignent Pierre Chaunu et Étienne Taillemite, la connaissance que les Européens ont du Pacifique en 1750 se limite donc à d'« étroits couloirs », à des zones « filiformes ». Mais la donne change dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## Les explorations scientifiques du siècle des Lumières

Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les États prennent le relais des Maisons de commerce et financent des voyages qui mêlent à la fois un souci

de connaissances du monde et la quête de nouvelles terres susceptibles de renforcer les équilibres européens voire d'en modifier la donne. En ce siècle des Lumières, l'Angleterre et la France sont les principales nations à organiser de grandes explorations dites scientifiques mais qui ne sont pas dénuées de finalités politiques et stratégiques. Ces voyages et l'intérêt qu'ils portent aux populations rencontrées, ouvrent véritablement la phase de contacts entre Européens et Océaniens.

## De nouveaux types d'expédition et la modernisation des Marines

Les missions scientifiques organisées par la Grande-Bretagne et la France se distinguent nettement des voyages des siècles précédents, comme l'a bien montré Étienne Taillemite.

Première spécificité, elles sont décidées et financées par des souverains largement encouragés par les savants. La collaboration entre le pouvoir et les sciences débouche sur des expéditions de plus en plus méthodiques et répondant à des instructions précises même si leurs objectifs sont souvent trop ambitieux. Ces voyages sont donc mieux préparés que ceux qui les ont précédés et le sont de plus en plus au fur et à mesure des missions qui se succèdent. Les officiers qui les commandent sont souvent secondés par des scientifiques aux champs de compétence plus diversifiés. Et les sociétés savantes qui soutiennent ces voyages collaborent entre elles en s'échangeant des informations, des cartes et des instruments. La Pérouse part ainsi avec des montres, des compas et sextants prêtés par la Société Savante de Londres.

Les navigateurs profitent également des importants progrès fait en matière de navigation ou de construction nautique. La création en 1765 d'une école de génie maritime à Paris dégage ainsi la construction navale du savoir-faire empirique des charpentiers. Les années 1760 voient également la diffusion du doublage des coques des navires avec des feuilles de cuivre afin de protéger les embarcations des tarets (mollusques xylophages) qui prolifèrent dans les eaux chaudes. Les voilures sont également perfectionnées, ce qui facilite les manœuvres et permet une plus grande vitesse.

La formation des officiers constitue un autre sujet d'importance, comme en témoigne la fondation à Brest de l'Académie de Marine en 1752, transformée en 1769 en Académie Royale de Marine. Composée de 75 membres dont la majorité est constituée d'officiers auxquels s'adjoignent des scientifiques, cette Académie entend faire progresser les sciences navales et former des professionnels de la Mer. Outre l'astronomie, les mathématiques ou l'architecture navale, les Académiciens se préoccupent du mode de vie et de la santé des équipages. La promiscuité, l'humidité, le manque d'aération comme celui de vivres frais, sont autant d'éléments qui favorisent les épidémies et un taux